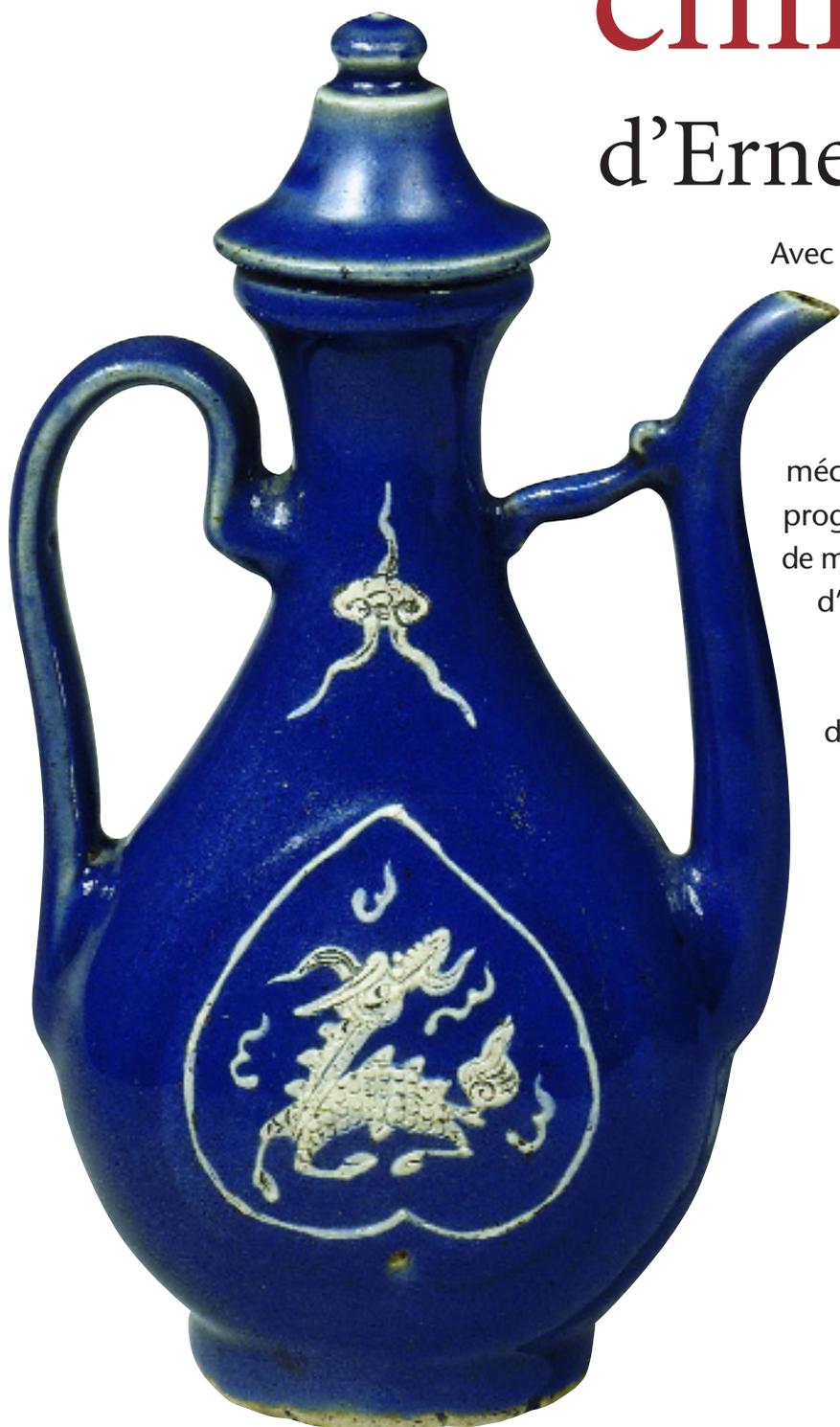


Musée Guimet

Les céramiques chinoises

d'Ernest Grandidier



Avec une collection de plus de 6 000 pièces, Ernest Grandidier (1833-1912) fait figure de pionnier dans la compréhension en France de la céramique chinoise.

Passionné par cet art raffiné et alors méconnu, il se donna pour mission de faire progresser la recherche dans ce domaine et de mettre à la disposition du public, par le biais d'un ouvrage d'abord, puis en le léguant au Louvre, l'extraordinaire ensemble qu'il avait constitué. Le musée Guimet, dépositaire de la collection depuis 1946, en présente de façon permanente les chefs-d'œuvre. Par Laurent Schroeder.

Tout comme le jade, la céramique renferme l'âme du peuple chinois. Elle en est la quintessence et le médium privilégié. Entre la peinture et la sculpture, elle attire elle aussi les grands collectionneurs, et ce n'est certainement pas Ernest Grandidier qui fit exception. Sa collection est l'une des premières au monde par son volume, avec plus de 6 000 pièces. Même si elle est un reflet du contexte culturel de la fin du XIX^e siècle, elle étonne par sa modernité et sa précocité (c'est la première de ce type en France). Ce qu'Ernest Grandidier légua au Louvre en 1894, c'est non seulement un fonds considérable, mais c'est aussi la vision moderne d'un homme

Aiguière à décor d'animal fantastique, Jingdezhen, période Jiajing (1522-1566). Porcelaine à engobe en relief sur couverte bleue, H. 24 cm.
© RMN / Jean-Yves et Nicolas Dubois.



qui comprit vite ce que la céramique chinoise comportait d'essentiel aux yeux des lettrés et de l'élite de ce pays. Pour rendre sa collection accessible au public, le musée Guimet et la Réunion des musées nationaux ont lancé en décembre 2004 un site Internet de premier ordre, qui a nécessité une dizaine d'années de travail.

Une démarche de précurseur

Sous Napoléon III – auquel il resta politiquement fidèle –, Ernest Grandidier fut auditeur au Conseil d'État jusqu'en 1870 ; il voua la majeure partie de son temps et de sa fortune à sa passion pour les œuvres d'art. D'abord amateur de livres anciens, il s'intéressa à partir de 1875 à la céramique chinoise, sans doute sous l'influence de son frère, géographe à Madagascar, qui lui rapportait des pièces anciennes.

Gourde *bianhu* à décor floral, Jingdezhen, période Yongle (1403-1424). Porcelaine à décor bleu de cobalt sous couverte, H. 24,9 cm, D. 21,4 cm. © RMN / Richard Lambert.

Il commença par des "Compagnies des Indes", conformément au goût de l'époque, mais comprit vite qu'il faisait fausse route avec ces pièces empreintes de l'esprit européen. Il s'attacha alors à des œuvres plus fidèles à l'âme chinoise, comme celles de la famille verte (époque Kangxi, 1662-1722). Par sa démarche, il procédait en véritable précurseur des collections modernes, en agissant avec beaucoup de discernement et d'intelligence, et avec un sens artistique rare. La qualité des œuvres achetées est homogène, quasi constante, jamais médiocre ; certaines sont d' uniques chefs-d'œuvre. Pourtant, la céramique est un art des plus complexes par ses techniques de fabrication, la diversité des



BRÈVE CHRONOLOGIE DE LA CÉRAMIQUE CHINOISE

- **au néolithique**, les céramiques posent la base des formes des futurs bronzes Shang.
- **sous les Shang (1550-1050 av. J.-C.)** apparaît une poterie très blanche, à base de kaolin, que l'on peut considérer comme l'un des prémices de la porcelaine.
- **sous les Zhou (1066-221 av. J.-C.)**, on découvre des proto-céladons, grès à glaçure à base de cendre de fougère, dont l'aboutissement apparaît sous les Song.
- **sous les Han (206 av. J.-C.- 220 ap. J.-C.)**, les *mingqi*, terres cuites moulées par millions, cuites puis peintes à froid, représentent aussi bien des personnages et des animaux que les éléments de la vie quotidienne ; on découvre les glaçures plombifères en jaune-vert.
- **sous les Sui (589-618)** apparaissent les premières porcelaines.
- **sous les Tang (618-907)**, les *mingqi* sont produits en quantités énormes : chevaux, chameaux, dames de cour, etc.
- **les Song (960-1279)** commencent les premières exportations vers l'Occident ; ils mettent au point les céladons, vert olive ou bleuté.
- **sous les Yuan (1271-1368)**, Marco Polo rapporte des porcelaines de Chine ; les fours sont installés à Jingdezhen (province de Jiangxi) au XIV^e siècle, à proximité de la montagne de Gao Ling, qui fournit le kaolin, essentiel à la fabrication de la porcelaine ; production des premiers bleu et blanc, et des premières porcelaines blanches, qui deviendront plus tard les fameux *blanc de Chine*.
- **sous les Ming (1368-1644)**, Vasco de Gama rapporte des porcelaines de Chine ; avec François I^{er}, premières porcelaines à entrer en France ; fondation de la première Compagnie des Indes européenne, la Compagnie hollandaise des Indes orientales, en 1602 ; magnifique essor des bleu et blanc, favorisé par la découverte de minerai de cobalt en Chine, dans la province du Yunnan ; le jaune devient la couleur impériale ; grande innovation fin XV^e-début XVI^e : les émaux colorés par des oxydes métalliques, qui aboutiront aux polychromes ; construction de la Cité Interdite (1407-1420) ; sous le règne de Xuande (1426-1436) apparaissent les premiers *nian hao*, marques impériales au bleu de cobalt de six caractères disposées en deux colonnes sous les pièces ; découverte du principe de la double cuisson, permettant l'alliance des couleurs sur et sous couverte.
- **sous les Qing (1644-1912)**, énorme influence artistique et scientifique de l'Occident, notamment par la présence des jésuites ; sous Kangxi (1662-1722), apparition de la famille verte, émaux où le vert domine ; sous Yongzheng (1723-1735), la grande nouveauté est la famille rose, la couleur étant obtenue à partir d'un précipité d'or ; sous Qianlong (1736-1795), apparition des porcelaines dites *de la Compagnie des Indes*, porcelaines de commande du marché européen.

formes et des motifs, les nombreuses copies d'anciens. Grandidier se posa en chercheur, explorant les domaines historique, scientifique et artistique. Il entendait acquérir une connaissance complète de l'art de la céramique, même s'il restait conscient de ses limites devant l'immensité de la tâche. Il se forgea ainsi une réelle compréhension de l'art chinois, qui évoluait constamment au gré de ses acquisitions et s'affinait. Il devint expert et sut éviter les faux, ou en limita l'acquisition à des reproductions de pièces antiques, comme des bols Song (960-1279) reproduits sous Qianlong (1736-1796), à la différence d'Émile Guimet qui rapporta des œuvres religieuses intéressantes, mais qui s'était très souvent trompé quand il chercha à acquérir des céramiques chinoises. Toutes les périodes étaient représentées dans la collection Grandidier, depuis les céramiques Song, devant lesquelles il semble avoir adopté l'attitude contemplative du lettré chinois (verseuse à double tête de phénix et bol à thé à couverte dite *fourrure de lièvre*), jusqu'à l'exubérance triomphante de Qianlong, superbement illustrée par la jarre *mille fleurs* qui ne laisse aucun sursis au vide tant la perfection technique est mise au service de l'ornementation. D'autres chefs-d'œuvre de la collection documentent des étapes importantes de l'histoire de la céramique, comme l'invention du bleu de cobalt sous couverte, dont témoigne une extraordinaire bouteille *meiping* ornée d'un dragon qui, bien qu'il n'ait pas encore les cinq griffes impériales, est d'une superbe vigueur, ou comme l'apparition des *wucai* (cinq couleurs) sous les Ming, illustrée par une magnifique jarre à couvercle ornée de huit carpes et datée de Jiajing (1522-1566).

Histoire du goût pour la porcelaine chinoise

Le contexte de l'époque ne se prêtait pas à une telle collection : certes, la céramique chinoise était connue en Europe et en France depuis longtemps, rapportée par Marco Polo vers 1295 et par Vasco de Gama vers 1499. De grandes collections avaient



déjà été constituées : les grands ensembles des Médicis, commencé par Cosme l'Ancien et parachevé par Laurent le Magnifique, de Charles Quint en Espagne, de Richelieu et de Mazarin, de Frédéric-Auguste, très grand collectionneur de porcelaines chinoises – électeur de Saxe et roi de Pologne sous le nom d'Auguste le Fort, c'est lui qui annonça en 1710 la découverte par le chimiste Johann Friedrich Böttger de la formule de la porcelaine, dont le secret était jalousement gardé par les Chinois ; à Meissen s'ouvrit alors la première manufacture de porcelaine européenne. Citons aussi la Kunstkammer de Ferdinand II, archiduc d'Autriche, au château d'Ambras, près d'Innsbruck, et la collection de Rodolphe de Habsbourg.

C'est au début du XVII^e siècle, suite à la constitution de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, que l'Europe commença à voir arriver de la porcelaine chinoise en grande quantité. Le XVIII^e siècle fut celui des cabinets de curiosité ; les collections étaient guidées par le souci de l'originalité, du rare, de l'étrange. L'attrait pour les chinoiseries apparut au siècle précédent perdurait. La fièvre de la collection toucha une large part de la bourgeoisie du XIX^e siècle, qui hérita malheureusement de cet attrait pour le bizarre et le spectaculaire, voire pour le grotesque, et qui privilégia l'accumulation au discernement.



Page de gauche. Vase balustre, Jingdezhen, période Kangxi (1662-1722). Porcelaine à décor d'émail rouge sur couverte, H. 45,5 cm, D. 14 cm. © RMN / Richard Lambert.

Ci-dessus. Bol à fond jaune, période Kangxi (1662-1722). Porcelaine à décor sous couverte, D. 15,5 cm. © RMN / Thierry Ollivier.

Ci-contre. Bol à thé, dynastie Song (960-1279). Grès sombre à décor *fourrure de lièvre*, H. 7,2 cm. © RMN / Thierry Ollivier.



Les collections privées et publiques étaient pauvres en céramiques chinoises et privilégiaient les époques récentes des Ming et des Qing ; rares étaient les spécialistes et les collections auxquels Grandidier pouvait se référer. Émile Guimet (1836-1918) se consacrait essentiellement à la statuaire ; Clémence d'Ennery, épouse de l'auteur dramatique, collectionnait plutôt les objets du quotidien, autour des années 1870-1880.

À l'étranger, de très belles collections se sont formées, mais plus tardivement : celle de Sir Percival David (1892-1964), à l'origine de la Percival David Fondation de Londres (fondée en 1952, elle compte environ 1 700 pièces) ; celle d'Avery Brundage (1887-1975), qui compte plus de 5 000 pièces asia-

Ci-dessus. Plat à décor floral, Jingdezhen, période Yongzheng (1723-1735). Porcelaine de la famille rose, D. 20,9 cm. © RMN / Daniel Arnaudet.

Ci-contre. Flacon à tabac en forme de chou chinois, Jingdezhen, dynastie Qing (1644-1911), fin du XVIII^e siècle. Porcelaine à décor en relief de la famille rose, H. 6,5 cm, D. 3,3 cm. © RMN / Ravaux.

Page de droite. Statuette de Longwang nü, fille du roi Dragon et assistante de Guanyin, Dehua, période Kangxi (1662-1722). Porcelaine "blanc de Chine" à décor incisé, H. 43 cm. © RMN / Thierry Ollivier.

tiques et constitue le fonds de l'Asian Art Museum de San Francisco ; celle de Charles Lang Freer (1856-1919), maintenant à la Freer Gallery de Washington. En cette fin de XIX^e siècle, l'art chinois était tombé en désuétude ; il était assimilé au passé, voire à l'Ancien Régime du XVIII^e siècle, et était supplanté par le goût moderne pour le japonisme.

Les porcelaines du palais d'Été

La constitution de la collection Grandidier fut précédée par un événement de première importance, qui permit à des pièces non produites pour l'exportation, car destinées à l'Empereur, de sortir de Chine. Afin de faire pression sur les relations politiques et commerciales que leurs pays entretenaient avec la Chine, les armées française, anglaise, russe et américaine se déployèrent dans le pays. Le 7 octobre 1860, les troupes franco-anglaises entrèrent dans le palais d'Été des empereurs de Chine, le Yuanming Yuan, situé à quelques kilomètres au nord-ouest de Pékin. Dans un premier temps, comme il était de règle à l'époque, les officiers français et anglais prélevèrent chacun 500 pièces pour les remettre à leur souverain respectif, soit Napoléon III pour la France. Mais un incendie se déclara ensuite dans le secteur nord-ouest du palais, attisé par des pillards chinois. Les troupes Bengali se précipitèrent à leur tour dans l'enceinte et commencèrent à piller le palais, suivies, à l'insu de leur hiérarchie, par les soldats français.

Les pièces offertes à Napoléon III furent exposées au pavillon de Marsan, au jardin des Tuileries, du 23 février au 10 avril 1861. Le choix de ces œuvres est représentatif du goût de l'époque pour le spectaculaire et l'exotique. *Le Monde illustré* nous en donne un descriptif : "C'est la réunion des objets précieux trouvés (sic) dans le palais d'été de Pékin (...) travaux d'émaux (...), porcelaines (...), pierres de jade" (1). Une illustration montre deux *ruyi* (sceptres), dont un en or massif et avec trois plaques de jade sculpté, et deux poignards. Sont aussi cités une pagode, un costume de l'empereur de Chine



“d’une forme imparfaite”, deux énormes chimères en cuivre doré et des objets en jade, en agate, en corail, ainsi que six vases et porte-lumière en émail cloisonné. Il ne fait pas de doute que ces œuvres ont été inégalement comprises par les visiteurs de 1861 ; mais cette exposition a eu le mérite de relancer le goût pour l’art chinois.

À l’issue de cette présentation, l’impératrice Eugénie décida de réunir ces objets au château de Fontainebleau, inaugurant ainsi son Musée chinois le 14 juin 1863. Le choix des pièces présentées et leur agencement procédaient là encore des tendances d’alors : l’exotisme et l’accumulation. Au dire de Grandidier dans son ouvrage *La Céramique chinoise. Porcelaine orientale...*, dix-huit pièces de sa collection proviendraient du Yuanming Yuan ; nous n’en avons aucune preuve à ce jour.

Le grand dessein de Grandidier

Ernest Grandidier fut relativement aidé dans sa démarche de collectionneur, et tout d’abord par un actif marché parisien, bien alimenté par quelques amateurs éclairés et par des ventes publiques comme celles de Drouot – à l’inverse d’Émile Guimet, Ernest Grandidier n’est jamais allé en Asie –, par les marchands Malinet (quai Voltaire), Chanton (rue Vivienne), Mannheim (rue de la Paix) ou par des restaurateurs et des experts tels que Meyer (rue Saint-Louis). Citons aussi Sichel (rue Pigale), Heliot, Langweil, Bing... (2)

Il bénéficia aussi de la présence de scientifiques comme Stanislas Julien (1799-1873), éminent sinologue et membre du Conseil de France. Il ne semble pas cependant que Grandidier ait eu des contacts directs avec les sinologues Édouard Chavannes (1865-1918), Victor Segalen (1878-1919) ou Paul Pelliot (1878-1945) dont aucun, du reste, n’était collectionneur.

Mais Grandidier ne pouvait en rester là : il lui fallait rassembler ses connaissances. Par ailleurs, une telle collection, assortie d’une telle passion, ne pouvait rester la propriété d’un seul homme : il fallait la mettre à la disposition du public, transmettre son savoir. Il publia donc en 1894 *La Céramique chinoise. Porcelaine orientale...*, qui présente une sélection de sa collection et incite le lecteur à suivre sa démarche en se démarquant de tout esprit d’analyse européen, et en ne négligeant aucune époque ni aucun style.

Aucune distinction n’est faite dans cet ouvrage entre les arts “mineurs” et les arts “majeurs” ; pour Grandidier, le céramiste chinois n’est pas un ouvrier, mais un artiste – la décadence de la céramique chinoise aura justement lieu lorsque le premier remplacera le second.

Le collectionneur tenta de corriger les erreurs des





auteurs passés, qu'il attribuait soit à la difficile traduction de la langue chinoise, qui est une langue "dans laquelle les caractères représentent moins des mots que des idées", soit à la difficile compréhension des techniques de fabrication, héritage des temps anciens où l'Europe ne connaissait rien de la porcelaine. Enfin, il remarqua à juste titre que les Chinois n'abordent pas le sujet avec de simples considérations techniques comme nous le ferions ; les termes de "pâte dure" et de "pâte tendre" n'ont par exemple pour eux aucune signification. Il exposait aussi les techniques de fabrication et proposait une classification et un historique. Comme il le dit lui-même, Ernest Grandidier eut la sagesse, afin de mieux appréhender son sujet, de ne négliger aucune forme, aucun style, aucune époque. Ainsi la collection

Ci-dessus. Plat à décor de personnages dans un pavillon, Jingdezhen, période Kangxi (1662-1722). Porcelaine de la famille verte à décor sous couverte, D. 35,2 cm. © RMN / Thierry Ollivier.

Ci-contre. Coupe et soucoupe à décor de personnages, Jingdezhen, période Qianlong (1736-1795). Porcelaine à décor sous couverte de la famille rose, D. soucoupe 11,2 cm. © RMN / Thierry Ollivier.

Page de droite. Vase quadrangulaire aux fleurs des quatre saisons, Jingdezhen, période Kangxi (1662-1722). Biscuit à décor d'émaux sur biscuit, de la famille noire, H. 49,5 cm, © RMN / Richard Lambert.

comprend-elle des pièces de toutes les dynasties.

L'ouvrage est une bonne source d'information sur le marché de l'art de l'époque, puisqu'il nous livre autant les goûts des acheteurs anglais ou nord-américains, que le prix atteint par telle ou telle pièce en vente publique. Ainsi, "l'amateur anglais préfère les vieilles qualités du temps des Ming et les porcelaines de Khang-hi (...). L'Américain ne cache pas sa prédilection pour les époques Song et Youen (...); sa passion dominante le pousse vers le monochrome". Alors qu'en Europe, "nous sommes plus modérés dans notre engouement pour les monochromes et nous réservons nos plus chères affections pour la porcelaine décorée d'émaux polychromes" (3). Il est vrai qu'au XIX^e siècle, on aimait avant tout les pièces colorées des époques Ming et Qing.

L'ouvrage avait aussi des buts inavoués : parer aux attaques incessantes des adversaires japonisants de Grandidier, d'une part, et justifier sa propre collection et sa présence au Louvre, d'autre part. En conséquence, et la passion l'emportant peut-être sur le sens concret, le livre se présente parfois comme une apologie un peu forcée de la céramique chinoise, en la présentant comme le *summum* absolu de l'art céramique universel, au détriment de ce qui a pu se faire en Europe : "Je le répète avec intention, la porcelaine de Chine prime les œuvres céramiques des autres nations par la variété infinie de ses formes et de ses décors" (4).

Du Louvre au musée Guimet

Ernest Grandidier n'était pas encore allé au bout de sa démarche : seul un contact direct avec le public lui permettrait de partager sa passion. Peut-être aussi voulait-il enrichir les collections publiques : "Il n'existe aucun musée public en Europe où la porcelaine de Chine figure en nombre et avec honneur ; il y a là une lacune regrettable" (5).

En 1894, il décida de léguer une partie de sa collection au musée du Louvre. Il l'installa avec soin dans la galerie du Bord de l'eau, dont il fut nommé



conservateur. Le succès auprès du public et l'ardeur de Grandidier décidèrent certains de ses amis, comme Huard, Gentien, Tissandier et Demazière, à céder à leur tour leur collection. Il continua jusqu'à sa mort à enrichir ce fonds (6). Les céramiques y restèrent jusqu'en 1938 ; elles furent transférées par sécurité au château de Valençay (Indre) durant la Seconde Guerre mondiale.

Entre 1946 et 1950, elles furent installées au deuxième étage du musée Guimet. Depuis sa réouverture après travaux en janvier 2001, le musée présente une sélection chronologique des pièces les plus significatives. D'autres donations vinrent compléter ce fonds, comme celles de Michel Calmann (1977), Robert Rousset (1978) ou Jacques Polain (1994). Le site Internet achève aujourd'hui l'œuvre d'Ernest Grandidier et des autres donateurs, en mettant à la portée de tous ces quelque 6 000 pièces et chefs-d'œuvre universels, et toute la connaissance et l'émerveillement qu'ils pourront susciter.

1. "Exposition des présents offerts à leurs Majestés par l'armée expéditionnaire de Chine", *Le Monde illustré*, 23 février 1861, n° 202, p. 128 ; et 2 mars 1861, n° 205, p. 139.

2. Samoyault-Verlet (C.), Desroches (J.-P.), Béguin (G.), Le Bonheur (A.), *Le Musée chinois de l'impératrice Eugénie*, 1994, p. 26.

3. Grandidier (E.), *La Céramique chinoise. Porcelaine orientale : date de sa découverte, explication des sujets de décor. Les usages divers, classification*, 1894, p. 5-6.

4. Grandidier, *Op. cit.*, p. 74.

5. Grandidier, *Op. cit.*, p. 4.

6. Besse (X.), Amon (A.-M.), *La Chine des porcelaines*, Paris, éditions RMN, 2004.

Musée Guimet

Musée national des Arts asiatiques-Guimet, 6 place d'Iéna, 75116 Paris, tél. 01 56 52 53 00. Pour consulter le site Internet dédié aux chefs-d'œuvre de la collection Grandidier, voir www.musee-guimet.fr puis cliquer sur le lien "Découvrez les chefs-d'œuvre de la collection Grandidier".

Bibliographie

- Besse (X.), Amon (A.-M.), *La Chine des porcelaines*, Paris, éditions RMN, 2004.

- Desroches (J.-P.), *Du Tâge à la Mer de Chine*, Paris, éditions RMN, 1992.

- Grandidier (E.), *La Céramique chinoise. Porcelaine orientale : date de sa découverte, explication des sujets de décor.*

Les usages divers, classification, Paris, librairie de Firmin-Didot & Cie, 1894.

- Samoyault-Verlet (C.), Desroches (J.-P.), Béguin (G.), Le Bonheur (A.), *Le Musée chinois de l'impératrice Eugénie*, Paris, éditions RMN, 1994.

Remerciements

L'auteur tient particulièrement à remercier Madame Hélène Lefèvre, chef du service communication du musée national des Arts asiatiques – Guimet, pour lui avoir grandement facilité la tâche, et Monsieur Jean-Paul Desroches, conservateur général du patrimoine, musée national des Arts asiatiques – Guimet, pour ses informations et les instants privilégiés qu'il lui a accordés.

